

Madrid – Une fin d'après-midi de Septembre.

Nacho est installé à la terrasse d'un café, sous les arcades de la Plaza Mayor, juste en face de la Casa de la Panadería.

Il est 17 heures et il fait encore chaud. Le « desgranizado de limón » qu'il déguste tranquillement ne suffit pas à le désaltérer. Ses mains sont encore maculées d'une espèce de pigment ocre tournant à l'oranger. Il s'accorde une pause entre deux touches de peinture. Nacho jette un œil sur les toits pentus qui dominent la place et sur le petit fenestron qui donne sur son atelier. C'est son espace à lui, son moi intérieur. Ses toiles enchevêtrées ça et là, par terre, ou bien sur des chevalets, sont toutes un fragment de sa vie, une page de son journal intime.

Dans une heure il y a rendez-vous avec sa muse. Dans une heure, ses pinceaux guideront à nouveau sa main au-delà de ses limites, dans son univers.

Pour l'heure, il profite de l'instant présent, se laissant porter par les odeurs, les bruits et les couleurs de cette place, prenant conscience de la chance qu'il a de se trouver ici à cet instant. Pour lui, l'Avant et l'Après n'existent pas. Qu'il soit inscrit dans un passé et dans un futur, seul le présent compte.

Des traits, des images, des ressentis commencent à bouillonner depuis sa tête jusque dans ses entrailles, et il sent monter en lui l'irrésistible envie de recracher le tout à coup de tons pourpres et orangés sur sa toile pour exposer au grand jour ses émotions et ses sentiments.

Mais il préfère réserver ce moment-là pour plus tard, et surtout pour sa muse.

Au départ, la peinture était un défi se transformant au fil du temps en véritable plaisir puis en besoin obsessionnel. Si hier encore, la peinture n'était pour lui qu'une quelconque façon de gagner sa vie, aujourd'hui son regard est devenu plus spirituel et bien qu'assez contradictoire, plus charnel.

Hier encore, il s'acharnait à peindre des paysages qu'il déclinait longuement selon la technique, en plusieurs tons ; aujourd'hui ses œuvres sont plutôt une libération de soi, une découverte de l'autre soi-même qu'il cherchait au travers de son modèle.

Nacho a pris l'habitude de travailler toujours avec le même modèle, et pour cause, certains événements de la vie les avaient rapprochés. C'est sa relation avec cette personne qui l'aide à le conduire dans les méandres de son moi intérieur. Son corps est devenu un prétexte pour rentrer dedans, pour aller beaucoup plus loin. C'est quelque chose de très fort, une relation intense et muette qui se noue au fil du temps et des semaines. Ses mains étaient son unique guide et par ses gestes, il imposait ce qu'il allait naître de cette confiance, même si parfois son œuvre échappait totalement à son emprise. Dans cette relation, seul le corps pouvait parler, et c'était ce langage que Nacho recherchait au fond de lui et au travers de ses œuvres. C'était le langage du silence. Il était devenu très fort et inéluctable.

Le jeune homme regarde sa montre. Dans quelques minutes il sait qu'il va fusionner avec sa muse, préférant utiliser la sensibilité de ses mains directement sur la toile plutôt que le pinceau. Il jouera alors avec des effets de matières et passera d'une sphère à l'autre en se

laissant transporter par cette matière sensuelle, son odeur, son ambiance, qui lui permettra de construire ce corps, de l'imbriquer dans sa toile, et de le caresser pudiquement.

Lavapiès – Quartier de Madrid, une fin d'après-midi de septembre.

Paloma sort de chez elle et emprunte la rue Amparo, une rue très étroite où les géraniums dégoulinent des balcons au pied du linge qui sèche. Ses mains sont moites. Elle regarde les enfants jouer sur la place de Lavapiès et le va-et-vient constant des habitants de ce quartier populaire lui donne le tournis. Fragilisé par les derniers attentats, ce « barrio » continue d'attirer une population très cosmopolite et bohème d'artistes. C'est ce fragile équilibre qui a tout de suite plu à Paloma le jour où elle a aménagé dans son petit appartement de la rue Lavapiès, après le terrible évènement qu'il lui était arrivé quelques semaines auparavant. Ce quartier est un véritable tableau vivant façonné par les mains de chacune de ses âmes. C'est le Madrid authentique où se côtoient des épiciers du Moyen-Orient, des marchands de kebabs et des restaurants indiens et pakistanais parfumant les rues d'odeurs de curry, de jasmin et de menthe verte. Une véritable « invitation au voyage » !

Paloma n'avait pas commencé le métier de modèle par hasard. Pourtant, physiquement, elle n'était guère préparée à être modèle. Plutôt timide et renfermée, malgré sa beauté latine, elle connaissait très mal son corps. Elle ne savait pas à l'avance comment ni où elle aurait mal. Quand on tient la même pose pendant plusieurs jours, on finit par avoir toujours mal au même endroit. Mais chez Paloma, l'immobilité était aussi une manière de se protéger dans la nudité. Parfois, lors des poses il lui fallait bouger et à ce moment là elle redevenait fragile. Une amie lui avait dit que ce n'était pas bien de s'embarquer dans ce genre de choses, que le choc des travaux peut être terrible et ne pas renvoyer une bonne image de soi. Avec le temps, au contraire, elle finissait par trouver intéressant et presque salvateur d'être perçue de différentes manières. Paloma n'aimait pas être regardée ni n'avait l'envie de devenir quelqu'un, ni de réussir, comme les autres modèles. Elle avait juste besoin de redécouvrir ce corps qui avait été si outrageusement réduit à la douleur. Malgré tout, ce qu'elle savait maintenant, c'est qu'elle ne pourrait plus s'en passer. Passer de l'autre côté du miroir, du côté de celui qui regarde, qui dessine, était devenu une thérapie indispensable, une question de survie.

Paloma, tout en se dirigeant vers la station de métro la plus proche, commence alors à rentrer dans son rôle, celui de la muse du peintre, pour qui elle voue une passion sans limites. Ce qu'elle aime avant tout ce sont les heures calmes passées dans ce magnifique atelier si haut de plafond avec une verrière qui l'inonde d'une lumière douce. Il y a là toute une vie de tableaux, et une collection impressionnante de livres qui courent sur toute la longueur de la bibliothèque. Elle s'y sent paisible, et en oublie presque le pourquoi de sa présence, rythmée de piano ou de cordes, d'un saxophone doux ou puissant, de voix pures et syncopées. Lors de ses nombreuses séances, cette musique est seulement troublée par le bruit léger des pinces sur la toile. Le peintre et sa muse sont chacun réfugiés dans des concentrations différentes, et le va-et-vient du regard du peintre sur Paloma à la toile, n'entache en rien les vagabondages intérieurs de Paloma, qui n'a plus conscience de son corps exposé là.

C'est dans cet esprit qu'elle prend le métro pour s'arrêter à la station suivante, Sol.

Quelques semaines plutôt, Paloma s'était rendue à une exposition de peinture dans la galerie d'art Las Rosas, à Madrid, sur les conseils d'une amie. Le peintre Nacho Sanchez y exposait quelques toiles et il paraît que cela valait le coup d'œil.

Ce n'était pas une grande connaisseuse de l'Art en général, mais après tout, c'était une façon comme une autre de passer quelques heures plutôt que de s'enfermer chez soi par une journée pluvieuse et ventée.

Son premier regard se tourna vers ce jeune peintre, entouré de curieux qui n'avaient de cesse que de l'interroger sur ses œuvres. Elles étaient minutieusement exposées au mur, par thème, d'un côté les paysages, et de l'autre les portraits, des nus principalement. Elle se dirigea immédiatement vers les nus, parce qu'ils avaient quelque chose de profond, de mystérieux. Les corps semblaient enfouis dans l'eau, dans la matière, comme s'ils étaient dissouts dans le fond et que c'était la couleur qui faisait le fond. Une sorte d'univers semi-abstrait, semi-figuratif, dans un style très personnel et très moderne.

En se retournant vers le peintre, elle remarqua ses mains, épaisses et robustes. Elle n'imaginait pas que de telles mains pouvaient être aussi appliquées sur une toile. Cela la fit sourire.

La nuit tombait, cela faisait deux heures déjà qu'elle restait en contemplation devant la galerie des nus et décida de partir, d'autant qu'à ce moment-là elle se rendit compte qu'il ne restait plus qu'elle à l'intérieur. Elle salua le peintre, le remercia rapidement, et sortit de la galerie comme une sauvageonne. Décidément, les relations humaines et elle faisaient deux..

Nacho ferma derrière elle.

Il faisait froid, novembre approchait, et le vent qui s'engouffrait dans les ruelles ne la rassurait pas. Elle accéléra le pas. La rue qu'elle empruntait n'était pas très éclairée, tout comme ce quartier en général. Elle entendit plusieurs voix derrière elle, qui se faisaient de plus en plus fortes et violentes. Elle se retourna, les aperçut, mais il était déjà trop tard. Quatre grands costauds se jetèrent sur elle, deux la plaquant à terre et deux dégrafant leur pantalon. Elle se débâtit, hurla, mais deux mains ballonnèrent sa bouche avec force.

Nacho emprunta la ruelle San Miguel. Ce n'était pas à son habitude de rentrer à pied, mais l'effervescence de la galerie l'avait ensuqué et il avait besoin de prendre l'air malgré la pluie qui se faisait de plus en plus dense. Quand il arriva au début de la rue Vicente Calderon, il comprit très vite, en voyant ces hommes à terre qu'il se passait quelque chose. Il cria fortement, et les quatre hommes prirent la fuite, laissant une espèce de corps dénudé et hagard gisant sur le sol. Il se pencha sur Paloma, la rassura, la tranquillisa, puis la pris dans ses bras, lui caressant le visage. « C'est fini, maintenant, venez, je vous emmène à la police », lui murmura Nacho, ce que Paloma refusa immédiatement. Il l'a conduit alors dans son atelier, à moitié groggy, et lui servit un bon café. Paloma ne parlait pas, ne bougeait pas, seuls ses yeux allaient d'un endroit à un autre de l'atelier, dans un regard totalement perdu et désespéré. Il prit son pinceau, la dessina, la redessina, puis quand il vit que la jeune fille commençait à prêter attention à son regard, il s'approcha, lui parla doucement à l'oreille, un chuchotement qu'elle-même avait du mal à entendre, mais il lui faisait du bien. Il lui prit la main, la caressa, étudiant jusqu'au moindre méandre de ses veines. Mais Paloma frissonnait, elle avait peur et il le comprit. Il reprit son travail, et elle finit par s'endormir au rythme du froissement du

pinceau sur la feuille. Nacho la recouvrit et continua en silence à laisser ses mains s'égarer sur la toile.

Le lendemain, il l'apprivoisa un peu plus. Elle était comme une biche apeurée, mais elle reprenait peu à peu confiance. Elle rentrait chez elle puis revenait, sans un mot, comme une sauvageonne, et prenait sa place, en face du chevalet. Puis un jour elle dégrafa son chemisier, le lendemain, ôta sa jupe, et c'est comme ça que Nacho reprit goût à dessiner des nus. Il avait enfin trouvé son modèle. Et son modèle commençait enfin à accepter son corps à nouveau. Leur histoire commença comme ça.

Paloma est déjà là. Elle l'attend. Elle en a l'habitude.

Il enfile sa blouse de peintre et commence à ouvrir ses tubes de peinture. Minutieusement il choisit ses outils tout en jetant un regard furtif sur son modèle. Il entre peu à peu dans son univers. Il est là sans être là.

Elle commence à se dénuder.

Il la regarde maintenant comme l'ombre et la lumière, le chaud et le froid. Lentement elle laisse glisser son corsage le long de son corps tandis que les mains de Nacho attrapent le pinceau, cet ultime support qui le relie encore au monde du réel, ce prolongement de sa main et de son esprit.

Elle prend la pause. La même depuis trois jours. Sans nul mot. Sans soupir. Avec plaisir. Sensuellement. Paloma s'apprête à offrir son corps à l'artiste, consciemment pour l'art, inconsciemment sans doute pour faire l'amour avec lui. Et il en va de même pour Nacho.

Au départ, il semble se construire un petit espace paisible dans la toile ; il y range quelques signes bien à lui. Il va doucement, prend son temps, réfléchit. Ses mains hésitent, façonnent une forme puis l'oublie et laisse place à d'autres images, d'autres traces qui bouillonnent dans son esprit.

Nacho fait une pause ; il rejoint son modèle, et lui prend la main. Comme pour laisser passer un flot d'émotions, comme pour se « recharger » de cette femme, et de son corps tout entier. Il respire à fond. La scrute dans les yeux. A cet instant là, Nacho imagine, crée, et peint dans sa tête pour mieux extérioriser ensuite.

Fort de ce souffle spirituel qui vient de passer des mains de son modèle aux siennes, il retourne à son chevalet et poursuit son œuvre. La toile devient alors une sorte de miroir où conscient et inconscient se font face. Ses couteaux et ses pinceaux agissent pour eux-mêmes en osmose avec son esprit et avec son corps. Il les fait glisser pour dessiner les traits du modèle, et peu à peu le pinceau devient sa main qui caresse les courbes, cette main qui effleure le corps dénudé. Il les travaille doucement, les fait évoluer, jusqu'à ce que les formes prennent leur place et leur importance. Le corps se dissout, se mêle au fond. Les mains de Nacho se cambrent, puis se détendent pour évanouir certaines parties du corps et en faire revivre d'autres. C'est en peignant des idées imprévues, parfois même saugrenues que surgit le mélange des couleurs qui lui ouvre alors une autre voie. La voie de la découverte, la voie de

l'intimité. Là, il répartit un peu de chaque couleur sur sa palette, qu'il mélange à l'aide de son couteau à peindre et s'évade alors vers des contrées jusque là jamais explorées.

Paloma affecte un air altier, détaché. Il y a de la noblesse dans cette posture. Toute une dimension théâtrale. Le visage tourné vers un ailleurs lointain, les paupières closes, le bras moins tendu, faussement relâché qui ajoute à la grâce de l'ensemble, accentuant le contraste avec une morphologie qui ne s'y prête pas de façon évidente. Paloma n'est déjà plus là, son esprit divague, ses pensées tourbillonnent. Elle aurait voulu pouvoir traduire en mots la sensualité douce du regard du peintre sur elle, la perception exacerbée de chaque parcelle de peau, de son enveloppe. Elle aurait voulu traduire le frisson caché qui court de la pointe d'un pied à l'extrémité d'une main trop immobile, le corps tendu ou replié, délié ou ramassé, l'œil dessinateur qu'on devine plus qu'on ne voit, qui passe de droite à gauche, croque un dos ou juste un cou, un bras, une esquisse de geste. Elle voudrait lui dire, le plaisir que lui procurent ses mains parcourant la toile, cette sensation de caresses et de frissons parcourant tout son corps, qu'elle réapprend à construire, parcelle par parcelle.

Tous les deux s'aiment dans l'atelier jusqu'aux odeurs des corps qui transpirent. La peinture comme l'amour donne chaud.

Et Paloma réalise chaque semaine un peu plus le chemin parcouru jusqu'au dévoilement de ce corps autrefois détesté et caché. Ce n'est pas une revanche, non, une petite victoire, peut-être. Mais surtout le témoignage de l'acceptation, enfin.

Anne Fabregoul, 21 décembre 2006